

Extrait de la méditation de frère Marie-François pour ses 80 ans

« Que durent nos années ? Soixante-dix ans, quatre-vingts, si l'on est vigoureux ! Et leur grand nombre est misère et néant... »

Quatre-vingts ans... C'est pour le Psalmiste lui-même le bout de la vie, si toutefois on a joui d'une bonne santé, et pu accomplir au mieux ce qu'on avait entrepris de faire. Après cela, ne faisons plus de projets chimériques, ne rêvons plus : l'avenir terrestre est derrière soi, c'est quelque chose qui s'éloigne, s'efface, et ne reviendra plus...

Il ne reste devant nous que l'Avenir de Dieu, toujours plus grand, immense, infini... Il semble même que l'horizon s'élargit, s'éclaire, et en s'orientant vers le haut s'ouvre soudain imprévisible, sur l'inconnu de la plus haute Espérance.

Car ce qui demeure de la réalité, de la vie, de nous-mêmes est toujours devant nous, ce qui nous appelle, nous entraîne, nous aspire vers le haut d'où nous serions issus et devrions le rejoindre.

(...).

Au moment de naître nous étions d'abord seuls dans un monde étrange... de même au moment de mourir nous franchirons seuls le seuil de l'inconnu... Oui, nous sommes venus seuls, et nous repartons seuls, seuls avec Dieu sans jamais l'avoir vu. Pressentiment cependant, qu'Il devait exister puisque nous étions vivants ! Et que nous le rencontrerons sûrement quand tout le reste nous abandonnera...

La vie serait quelque chose de si grand et de si mystérieux que nous pleurons et nous lamentons d'avoir à la quitter... Mais est-ce bien la vie qui à ce moment-là nous quitte, se dérobe, ou nos yeux qui ne peuvent plus la voir ?

Combien est long ce Chemin qui conduit à la Vie, toujours tracé devant nous, jamais fini... Impossible de savoir où il a commencé, ni où il conduira les derniers des humains. Pourtant, depuis le commencement, c'est la même planète qui nous emporte tous dans son interminable tracé à travers l'univers... pour un même destin. Et nos cimetières font suivre le souvenir de tous ceux qui sont passés avant nous, comme un précieux dépôt que nous déplierons tous ensemble à l'arrivée, afin de nous connaître.

Frère Marie-François

* * *

Un poème de Marie-François

Ah ! Je voudrais monter, atteindre les étoiles !
M'échapper de la nuit, et déchirer ses voiles ;
Je voudrais par-delà surprendre cette aurore !
Plonger dans l'infini, et contempler encore...

Et ne plus m'arrêter, et ne plus revenir,
Avancer à grands pas tourné vers l'avenir ;
Découvrir dans ce Cœur où tout est infini,
Son Amour créateur principe de la vie !

Et me perdre à jamais dans son feu consumant ;
Et devenir en Lui-même brasier ardent !
Dieu me veut, je le sais, à un si grand bonheur
Que déjà tout en moi fait dilater mon cœur.

Ô merveilles cachées, profondeurs de l'Amour !
Quand pourrai-je à loisir contempler ton grand Jour ?
Dans tes bras, enlacé, jouir de cette étreinte
Qui ne finit jamais et chasse toute crainte.

Je porte au fond de moi un besoin d'infini...
Semblable à la semence d'où doit sortir la vie ;
Je me sens attiré vers ce Haut Firmament,
Où le vrai Jour commence limpide et transparent.

Je le vois, désormais il me faudra mourir
Pour m'échapper des ombres où tout s'en va finir...
Mais déjà dans mon cœur j'entends un doux murmure :
C'est l'appel du Seigneur, et cette voix est sûre.

Je crois en toi, Seigneur, surtout en ton Amour :
Comme un feu dévorant il brûlera toujours.
Par toi, mon avenir s'ouvre grand devant moi,
Car tu es le Chemin où tu conduis mes pas.

Frère Marie-François

* * *

Deux autres poèmes de frère Marie-François pour saint Joseph

D'où viennent ces pas, dans la nuit ?

J'écoute dans la nuit, j'écoute ;
Le vent fait grincer l'arbre mort :
Y aurait-il quelqu'un dehors ?
On dirait des pas sur la route...

Bientôt minuit ; tout est fermé.
Dans son logis l'humain repose ;
Dehors, le malheureux s'expose
Dans cette nuit toute glacé.

Où donc allait ce bruit de pas
Qui se perdait dans cette nuit ?
Des vagabonds, des sans-logis
Étaient sans doute ces gens-là !...

Ô combien dure et longue nuit,
Quand on n'a pas d'autre maison
En la plus froide des saisons
Que le ciel étoilé qui luit.

Joseph n'a rien trouvé ce soir.
Où donc aller avec Marie ?
Car très hostile est ce pays
Où nul ne veut les recevoir...

En tout, pareils aux pauvres gens,
Peut-être avaient-ils peu d'allure ?
Et faisaient piètre figure
Qu'on leur disait : « Allez-vous en ! »

Et les voilà donc repartis,
Trouvant enfin un pauvre gîte
Sous un rocher où ils s'abritent,
Entre un bœuf, un âne gris...

Quel merveilleux événement
Nous est apparu en ce jour,
Lorsque le Ciel avec Amour
Est descendu en cet Enfant !

Car Dieu est né dans une étable –
Sorte d'enclos où les bergers
Tenait leurs troupeaux rassemblés :
C'est étonnant... mais admirable !

* * *

L'admirable silence du Juste...

Quelle humilité silencieuse
D'un bout à l'autre de sa vie !
Et avec lui, pour apprenti
Celui qui fait les nébuleuses...

Nous ne savons de saint Joseph
Aucune parole de lui,
Tant l'humilité en sa vie
Avait pris un si grand relief.

Il est le juste, et l'homme droit –
Le très fidèle serviteur ;
Il a su plaire à son Seigneur,
Qui l'a placé avant les rois !

Dieu le Père lui a confié
Marie, première des Humains –
Pur joyau sorti de ses Mains,
Mère de son Fils bien-aimé.

Heureux celui qui trouve grâce
Aux yeux de Dieu – et dans son cœur,
Goûte déjà ce pur bonheur :
Tout le reste pour lui s'efface.

Joseph vivait ainsi sur terre :
Il possédait déjà le Ciel ;
Jésus enfant, quel beau Soleil !
L'enveloppait de sa Lumière...

Ô combien douce fut sa mort :
Assisté par le Tout-Puissant,
Et par la Mère des Vivants,
C'est ainsi qu'il arrive au Port.

Que de secrets il a gardés
Que nous aurions aimé savoir ;
Il nous apprend que, par devoir,
Le plus grand doit être effacé.

Il ne comprenait pas toujours
Le chemin obscur de la Foi
Mais observait toute la Loi –
Dieu l'éprouvait dans son amour.

Comme il fut grand, ce silencieux,
Si près du Ciel toute sa vie,
Il entrevoyait l'Infini...
L'homme se tait, quand il voit Dieu !...

Frère Marie-François